

CATHERINE BÉCHAUX

Les Passagères du 221



LIANA LEVI



BÉCHAUX Catherine **Les passagères du 221**

Paul, conducteur de bus sur la ligne 221, aime son métier. Il remarque qu'à certaines heures des femmes montent, lourdement chargées de sacs de linge, et descendent toutes devant la maison d'arrêt. Elles sont amies, épouses ou mères de détenus. Chacune est absorbée dans ses pensées, chacune a une histoire, un passé: elles ne se parlent pas. Un jour Mireille a un malaise, Paul est tenu d'arrêter son véhicule, mais les femmes l'obligent à rouler jusqu'à « leur » station...

Visiteuse de prison depuis quelques années, Catherine Béchaux – qui habite Fresnes – a choisi le huis clos d'un bus pour donner la parole à ces femmes meurtries, que l'on n'entend jamais, qui vivent dans le dévouement et la promesse du parloir. Les jours de rencontre avec leurs proches sont pour elles une espérance mais souvent aussi une épreuve. Elle a choisi la fiction d'un très petit événement pour montrer la condition difficile de ces femmes, mues par l'amour qu'elles portent à « leur » détenu et qui tiennent bon. C'est un livre émouvant servi par une écriture serrée et des mots bien choisis. Ce récit ancré dans la réalité suscite la réflexion.

D.C. et F.L.



Livres

Première page

Les passagères du 221 de Catherine Béchaux

Midi. La sonnerie glapit, longue et stridente à la borne de départ. Immédiatement, comme dans un ballet bien orchestré, la silhouette du conducteur se dresse dans l'encadrement du bus, balayant d'un regard machinal les voyageurs. Tous ces visages tournés vers lui, soupirs soulagés ou sourires incertains, ces corps occupés à rectifier leur position avec la conscience d'appartenir à la caste supérieure des gens assis.

Partition parfaite, réglage huilé par le métier et l'habitude. Pénétrer dans la casemate, suspendre sa veste à la patère, glisser sa feuille de route dans la pochette, se caler dans son fauteuil, vérifier sa caisse – carnets de tickets et rouleaux de pièces –, faire ronfler le moteur. Les jours de bonne humeur, laisser venir ceux qui s'engouffrent l'air ahuri, supporter l'assaut des derniers, haletants et cramoisés. Répondre laconiquement aux bonjours lancés à la volée ou murmurés. Les jours de mauvaise humeur, sous prétexte de respecter l'horaire, feindre de fermer définitivement la porte, ignorer la salve des poings tambourinant contre la vitre, jouir sans les regarder des visages suppliants. Puis déclencher l'ouverture d'un geste magnanime et savourer la gratitude éperdue ou les yeux furibonds. Ne jamais ouvrir si, les nerfs à vif, on vocifère sur le trottoir. Être le seigneur du bus.

L'histoire Paul, au volant de son bus, voit monter ces passagères munies de gros sacs de linge, qui vont descendre à l'arrêt proche de la prison pour y rendre visite à leur mec, leur frère, leur fils, voire leur petit-fils. Toutes crucifiées par cette mort sociale d'un proche, qu'elles vont retrouver au parloir, aussi emmuré en lui-même qu'entre les hautes enceintes de cette espèce de mouiroir. Et pourtant, toutes sont animées par l'espoir que la vie peut continuer, que l'amour sera plus fort que la galère.

Le verdict Petit bouquin, grosse émotion. Ces hommes punis pour avoir maltraité d'autres humains sont eux-mêmes traités comme des animaux par la société, donc par nous. Qui s'en soucie vraiment ? Mais si vous êtes la femme ou la mère d'un condamné ? Même si vous le désapprouvez, vous l'aimez. Et il faut faire avec. C'est-à-dire sans lui. Sauf dans ces séances si rares du parloir, vers lesquelles vous mène ce bus, piloté par l'auteure avec justesse et empathie.
Ed. **Liana Levi**, 14 €.



« Je voulais rendre hommage au courage des femmes de détenus »

Catherine Béchaux a écrit « les Passagères du 221 ». L'action se déroule dans le bus qui les mène à la prison.

FRESNES

PAR ANNE-LAURE ABRAHAM

DANS LE BUS 221, il y a Maryse, la mère, Marie-Jo, Naïma, Fatou, les compagnes, Mireille, la grand-mère. Leur point commun : avoir un proche détenu en prison. Pendant un trajet de bus qui les mènent au parloir tant attendu, Catherine Béchaux développe une riche galerie de portraits de femmes, toutes victimes collatérales des erreurs de leurs proches. Cette habitante de Fresnes, ancienne journaliste en presse jeunesse, bénévole depuis six ans à la Maison d'accueil des familles de détenus de la prison de Fresnes, a écrit un passionnant roman qui livre un autre regard sur le monde carcéral et ces attachantes visiteuses.

Pourquoi avoir choisi ce thème ?

C.B. Je voulais rendre hommage au courage de ces femmes, faire connaître leur réalité. Elles traversent parfois la France pour un parloir. Elles sont fidèles. Ça ne veut pas dire qu'elles le seront à la sortie mais elles sont là, debout, alors que leur quotidien n'est pas rose et qu'elles sont seules. La plupart de leurs hommes sont de grands gamins qui ne se rendent pas compte des problèmes financiers qu'elles rencontrent, de leurs enfants qui n'ont plus de papa à qui on cache la réalité.

À travers votre roman, on découvre les règles de visite, le stress du passage sous le portique de contrôle, mais aussi l'importance des sacs qui servent à transporter le linge...



Fresnes. Le 25 octobre 2017. Catherine Béchaux s'est inspirée de son expérience de bénévole à la Maison d'accueil des familles de détenus.

Le détenu peut laver son linge, mais pour Naïma, c'est une affaire de femmes. Pour Marie-Jo, c'est un lien avec son compagnon lorsqu'elle enfouit son nez dans le linge sale. Pour Maryse, c'est un moyen de s'occuper de son « bébé » incarcéré. Symboliquement, le sac est choisi avec beaucoup d'attention. Il traduit un sentiment qu'elles ont pour le détenu. C'est aussi un élément de décor de la cellule. **Récemment, plusieurs personnes ont été interpellées pour avoir tenté de faire passer de la nourriture et de la drogue lors d'un parloir. Une réalité que vous décrivez dans votre roman...**

Il y a une ingéniosité folle. C'est un jeu de pouvoir entre elles et les sur-

veillants. Le risque, c'est de se voir suspendre ou supprimer son parloir la prochaine fois.

Après six ans de bénévolat, que reprenez-vous de cette expérience ?

Que ces femmes sont admirables, que l'incarcération n'est pas la solution, que les surveillants font ce qu'ils peuvent. C'est aussi une découverte formidable. Jamais dans ma vie professionnelle je n'aurais rencontré des personnes aussi diverses.

« Les passagères du 221 », édition Liana Lévi, 14 €. Rencontres le 10 novembre à 18 heures, à la librairie la Passerelle à Antony (Hauts-de-Seine) et le 25 novembre à 17 h 30, à la bibliothèque de Fresnes.

Les passagères du 221

de Catherine Béchaux

(Liana Levi, octobre 2017)

PAR CRABOLINE PERRET

BÉNÉVOLE DU GENEPI À BESANÇON

DANS L'ESPACE CLOS DU BUS 221, NOUS SUIVONS, QUASIMENT EN TEMPS RÉEL, DES FEMMES QUI SE RENDENT À LA MAISON D'ARRÊT POUR VISITER UN HOMME. LESTÉES DE CABAS REMPLIS DE LINGE, PARFOIS DE LEURS BÉBÉS, ELLES EFFECTUENT CHAQUE SEMAINE, INLASSABLEMENT, LE MÊME TRAJET ET LES MÊMES GESTES, ISOLÉES DANS LA HONTE, LA CULPABILITÉ, L'ANGOISSE ET L'ÉPUISEMENT EN DIRECTION DU PARLOIR, HISTOIRE DE RACONTER À LEUR PROCHE LES PETITES CHOSSES DU QUOTIDIEN. NOUS LES QUITTERONS AU MOMENT OÙ ELLES S'APPRÊTENT À ATTEINDRE CET OBJECTIF.

Entre temps, nous écoutons leurs voix intérieures, et découvrons des bribes de vies, souvent précaires et amochées, mais aussi la manière dont la prison confisque leurs pensées et leur temps. Ce sont toutes des femmes « enfermées dehors », et dont l'existence quotidienne n'est plus gouvernée que par les exigences contraignantes de la prison : les trajets pénibles, les sacs lourds, la fouille, les tracasseries administratives, le bon vouloir des gardiens, la peur du parloir fantôme mais aussi la peur du parloir tout court : « *Ne pas me plaindre, il a déjà bien de la peine, je vais pas lui rajouter la*

mienne. Et puis moi, j'ai la liberté... Mais alors, à part le chat, de quoi on va causer ensemble ? »

Il y a Maryse, qui n'en peut plus des trafics de son fils et perd espoir car elle comprend que la prison va l'endurcir. Marie-Jo, qui rumine car Marco a pris quatorze mois à cause d'elle, en tout cas le pense-t-elle. La jeune repense à sa vie qu'elle ne maîtrise pas, elle est nostalgique de son pays natal qui lui manque bien plus que Jamel. Mireille vient de loin pour voir son petit-fils mais sait qu'elle ne sera plus de ce monde lorsqu'il sortira. Et Fatou, interdite de parloir et en colère, n'a plus d'autre solution que le parloir sauvage. « *Peut-être en criant fort pourront-ils échanger quelques mots.* »

Mais ces trajectoires qui, d'habitude, se côtoient en allant au même endroit sans jamais se mélanger vont, après un imprévu, se souder provisoirement, avec la complicité du chauffeur qui les observe avec une empathie discrète, à travers une même crainte : la peur d'arriver en retard au parloir. Ces passagères isolées deviennent alors à cet instant des compagnoines de galère, solidaires.



C'est son expérience au sein d'une association d'Accueil des familles qui a donné à l'auteure l'envie d'écrire à propos de ce que vivent ces femmes dont on n'entend jamais la voix. C'est à partir de ce matériau, qu'elle a alors construit des personnages fictifs aux personnalités différentes et aux histoires très singulières, qui peuvent malgré tout faire écho à celles et ceux ayant connu réellement cette situation.

Le texte est court, les chapitres concis, on y sent l'urgence (il ne faut surtout pas louper son parler !). La tonalité volontairement distanciée, qui peut faire penser à une fiction documentaire, appuie l'ancrage dans le réel.

Nous nous retrouvons à participer à ce même voyage, où à chaque arrêt entrent en scène de nouveaux personnages à la manière d'une pièce de théâtre. Grâce à un accès privilégié à leurs pensées du moment, on découvre alors ce que peuvent vivre ces femmes payant pour les fautes d'hommes, fils, mari, père... qu'elles continuent d'aimer et qui font tout pour sauver les apparences. Nous n'en saurons d'ailleurs pas plus sur elles que ce qu'elles nous ont donné à entendre le temps du trajet.





LIRE VOIR ENTENDRE

Les Passagères du 221

Les portes du pénitencier racontées par des femmes

À bord du bus 221, des passagères encore ensommeillées rêvent. À leurs pieds, des sacs volumineux. Elles apportent le linge propre de la semaine, les baskets préférées et quelques douceurs. Pourvu que cela passe au parloir. Elles sont mères, grands-mères, femmes ou sœurs de détenus et chacune a son histoire. L'une ne veut pas croire que son homme a vraiment tenté de la tuer; c'était un accident. L'autre ne voit pas d'issue à l'immense détresse qui l'a saisie quand son petit-fils a été condamné.

Ces récits croisés, aussi singuliers qu'émouvants, nous invitent à une plongée dans l'univers mental de chacune de ces femmes impressionnantes de dignité face aux épreuves du destin.

Les Passagères du 221, Catherine Béchaux, éditions Liana Levi, 128 pages.



CATHERINE BÉCHAUX

Condamnées dehors

Catherine Béchaux, engagée depuis 6 ans à l'accueil des familles de détenus (ADFa), sort son premier roman, *les Passagères du 221*. Un livre nourri par son expérience de bénévole.

C'est à force de rencontrer ces femmes, pleines de courage, de fidélité et de solitude, aussi, que Catherine Béchaux a eu « envie de dire quelque chose ». Dire sur celles qui trop souvent se taisent, prises dans la détresse de l'enfermement d'un proche. Dans *les Passagères du 221* [le numéro du bus est fictif et la maison d'arrêt n'a pas de nom dans le livre, NDLR], sorti le 5 octobre, Catherine Béchaux croise les portraits de cinq femmes, différentes, qui visitent « des hommes enfermés pour des faits qui vont du petit délit au crime ». Un bus comme un huis clos, et pour points communs leur destination – le parloir, « craint, redouté, fantasmé » – et leur cabas de supermarché sur les bras. Linge propre à l'aller, sale au retour, un sac de linge « symbolique, pour Catherine. Ce sac dans ce parloir, c'est tout ce qui leur reste comme lien avec leur homme. Certaines parfument le linge, d'autres choisissent ce sac avec beaucoup d'amour... »

Car tout est message, tout est parole. Fichus murs. Si elle maîtrise tant l'art d'écrire bref, de trouver le mot juste, sans papier de soie, c'est que Catherine a 30 ans de journalisme derrière elle : au groupe Bayard essentiellement (*Je bouquine*, *Astrapi* et surtout *Images doc*) ou encore *Ouest-France*. Elle a aussi publié un livre d'entretiens avec Théodore Monod. Depuis qu'elle a arrêté de travailler, il y a sept ans, elle n'a jamais cessé d'écrire. Des nouvelles surtout, pour lesquelles elle a plusieurs fois été primée. « Écrire, c'est à la fois une jubilation et une douleur », confie-t-elle. Passionnée par la lecture, la montagne et la marche qui lui permettent de se ressourcer, Catherine adore aussi les courts-métrages. Du court, encore une fois. Comme *les Passagères du 221* et ses 124 pages : un roman court. Comme s'il n'y avait pas de temps à perdre pour dire l'essentiel. ■ H.C.

Les Passagères du 221. Éd. Liana Lévi, 124 p., 14 €. Rencontre littéraire à la bibliothèque, le 25 novembre à 17 h 30.



Catherine Béchaux présentera son premier roman adulte, *les Passagères du 221*, le samedi 25 novembre à la bibliothèque



Bruno d'Epenoux

Z LIVRES

Les passagères du 221

un roman de Catherine Béchaux



Paul est chauffeur de bus sur une ligne ordinaire : le 221, une heure et demie de trajet, vingt-sept arrêts, des passagers d'une banlieue d'une grande ville. Son attention est attirée par des femmes qui, entre midi et treize heures, montent, encombrées de sacs de linge. Il sait qu'elles descendront, toutes, à l'arrêt du centre de détention. Parmi elles, ce lundi, se trouvent Maryse, Marie-

Jo, Naïma, Fatou, Mireille... Dans le huis clos du bus, elles pensent au règlement, à l'angoisse au passage des portiques de sécurité, à l'appréhension des retrouvailles avec leur mari ou leur fils détenus : quarante-cinq minutes dans quatre mètres carrés à leurs côtés.

Catherine Béchaux qui vit à Fresnes est, depuis six ans, bénévole à la Maison d'accueil des familles de détenus du centre pénitentiaire. Elle a choisi ici la fiction plutôt que le document ou le témoignage. Son roman se déroule essentiellement dans le bus qui amène ses passagères au centre de détention : il n'est ni situé, ni nommé. Mais la réalité de l'enfermement reste la même : une double peine pour les familles. Son livre est court, original et prenant.

Liana Levi, 124 pages, 14 €.



[1] RÉCIT

Les Passagères du 221

par **Catherine Béchaux**,
Liana Levi, 124 p., 14 €.

😊 Les passagères du 221 ont bien des soucis... Une à deux fois par semaine, ces cinq femmes montent dans le bus bondé qui les mènera au parloir de la prison où sont détenus un petit-fils, un frère, un conjoint... Depuis sa casemate, le chauffeur tente de deviner le secret de chaque histoire et le lien qui relie les malheureuses à ces vies en suspens. Habitant à proximité de la maison d'arrêt de Fresnes (Île-de-France), Catherine Béchaux, ancienne journaliste, a eu l'audace et le courage d'aller à la rencontre des familles de détenus en s'investissant bénévolement auprès d'elles, plutôt que de partir en guerre contre les nuisances d'un voisinage disons particulier. Cette fiction, pleine d'humanité et de talent, en est le fruit. ■

Diane Gautret



SUR LA ROUTE

Assise au fond du bus 221, **Catherine Béchaux** observe avec bienveillance, ces femmes en route pour la maison d'arrêt de Fresnes, où elles vont rendre visite à un conjoint, à un frère ou à un proche incarcéré, et dont l'attitude dénote l'inquiétude, l'impatience, la colère, la honte d'avoir à subir l'épreuve du parler. Elle compte les sacs de linge, scrute les attitudes, le ballet orchestré selon des règles non inscrites, de ces voyageuses tendues parce que tout à la fois soumises aux procédures de l'administration pénitentiaire, qu'aux exigences de ceux qui vivent derrière des barreaux. Dans ces circonstances, le moindre incident, le plus petit retard peut mettre en péril le lien par-



fois fragile qui les relie au détenu. Le chauffeur du bus, témoin discret mais pas aveugle, sait repérer parmi les passagers, ces victimes collatérales de la violence ou de la malhonnêteté de leur proche. Lorsqu'un incident survient, il en mesure toutes les conséquences, tout l'enjeu, et toute la détresse qu'engendrerait une suppression de parler.

Cette tension, Catherine Béchaux en sait la puissance, la brutalité : habitant Fresnes, sur la colline dominant la maison d'arrêt, elle s'est engagée comme bénévole dans l'association d'accueil des familles qui s'efforce de guider, d'assister, de réconforter les familles des détenus. Elles aussi punies. Victimes. Ce roman court et sensible, s'est nourri de ces rencontres.

F. B.

■ « les passagères du 221 » par Catherine Béchaux (ed Liana Levi) 14 €

« Faire entendre des voix que l'on n'entend jamais »

Intéressant parti que celui pris par Catherine Béchaux pour évoquer le sujet douloureux des femmes et mères de détenus : au lieu de raconter son expérience de bénévole à la Maison d'accueil des familles de détenus du centre pénitentiaire de Fresnes, l'ancienne journaliste met en scène sous forme romanesque ces femmes « *condamnées dehors* » pendant le court trajet du bus qui les mène à la prison. Leur « *vie entre parenthèses dans l'attente du parloir, espéré ou redouté, toujours fantasmé* ».

LIRE « *Les passagères du 221* », de Catherine Béchaux, Ed. Liana Levi, 112 p, 14€.



LIVRES

→ Le bus pour la maison d'arrêt

Elles sont celles qui, semaine après semaine, transportent des vêtements dans des cabas de supermarchés. Elles sont celles qui se taisent pour mieux se répéter ce qu'elles diront tout à l'heure quand, l'espace d'un instant, s'entrouvriront les portes.

Elles sont celles qui vivent avec la peur, ou la rage au ventre, mais qui vivent quand même parce qu'on ne leur a pas laissé le choix.

On les croit libres mais c'est dehors qu'elles purgent leur peine, reprenant semaine, après semaine le bus 211, le bus de la maison d'arrêt. Elles sont ces femmes de l'autre côté des murs, sœurs, mères, épouses, compagnes de prisonniers. Celles qui n'ont que le parloir pour briser le silence.



Celles qui n'ont que leur courage pour surmonter la honte.

Dans ce bus 221, elles sont cinq, semaine après semaine. Cinq passagères qui jamais ne se parlent, cinq femmes aux mains crispées sur leurs sacs de linge propre. Cinq femmes

et un chauffeur qui les observe sans jamais se permettre de juger.

Bénévole à l'accueil des familles du centre pénitentiaire de Fresnes, Catherine Béchaux signe ici un très beau premier roman, tout en pudeur et compassion.

Florence DALMAS
"Les passagères du 221".
Catherine Béchaux. Liana Levi.
124 p. 14 €. (En librairie le 5 octobre)